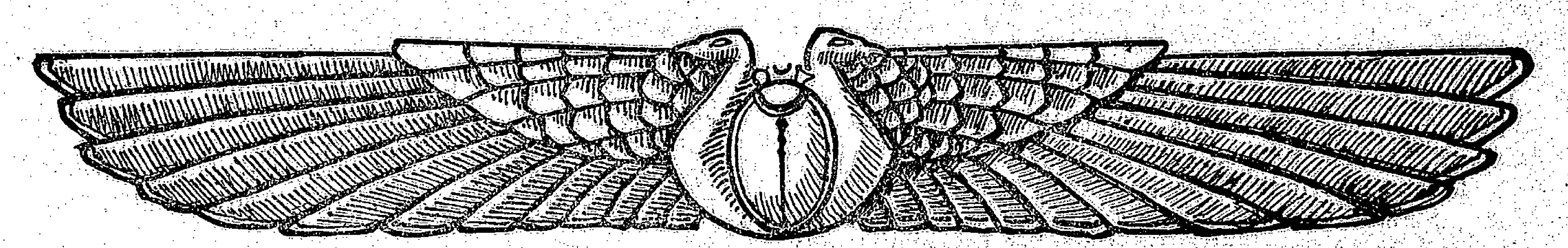


LE MESSAGE
THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET ADMINISTRATION aux bureaux du Message 4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 24 ※ 21 MARS 1920
Paraissant le 7 et le 21 de chaque mois.

ABONNEMENTS : Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs. Le numéro 0 fr. 40
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

Malentendus.

Tous les malheurs qui nous affligent, et tous les maux dont nous souffrons, ne viennent que de malentendus. Nous nous disputons sur des mots qui sont vides de sens, nous nous acharnons à la poursuite d'un but que nous déclarons enviable, sans en connaître la portée, nous nous cramponnons à des idées que nous avons dressées sur un piédestal en baudruche, sans nous douter du danger qui peut en résulter. Luttes de nation à nation, d'homme à homme voire même de l'homme avec lui-même ne sont que compréhensions fausses, ignorance des intérêts les plus réels.

Un journal l'*Echo d'Alger*, envoyé par une main amie, suscita dernièrement en moi ces saines et salutaires réflexions. Un riche propriétaire viticulteur plein de sagesse, en deux articles d'un bon sens éclairé y exposait l'intérêt qu'il y aurait pour chacun à faire le sacrifice d'une partie de sa fortune aux besoins collectifs, ce riche. qui reconnait avoir considérablement augmenté ses richesses pendant la guerre, a trouvé le moyen de mettre fin à la vie chère et aux soucis financiers du moment. Non seulement il ne tentera pas de se soustraire à l'impôt fiscal qui l'atteint, mais il réclame du Parlement, des mesures obligeant les riches, à donner à la France une partie de leur fortune. Ce serait pour eux, ajoute-t-il, un bénéfice important, car « le sacrifice d'un quart de la fortune privée en faveur de l'Etat aurait pour conséquence de faire disparaître la dette publique et, par suite, d'augmenter la valeur de notre monnaie. Ainsi un capitaliste qui possède actuellement 100,000 francs ne détient en réalité que 50,000 fr., puisque la valeur de l'argent a diminué de moitié. Mais si en donnant à l'Etat 25,000 francs, ce capitaliste rétablissait l'argent à sa valeur d'avant-guerre, il posséderait 75,000 fr. au lieu de 50,000 fr.; c'est-à-dire la moitié de cette somme en plus. D'autre part, en laissant la France se débattre dans une situation embarrassée, notre capitaliste aggrave la crise économique et accentue les malentendus sociaux. Il risque donc, pour ne pas avoir voulu donner un quart de se voir prendre un jour la totalité. »

Cela semble fort juste; je doute fort que cette justice soit accessible à toutes les consciences. Et c'est ainsi que continuent les malentendus, qui suscitent nos plaintes, nos murmures contre les évènements et les choses, alors que nous ne devrions nous en prendre qu'à nous.

Le grand malentendu, l'unique, est dans notre méconnaissance de la solidarité qui lie l'homme à l'homme, et avec tout ce qui vit. Le grand malentendu c'est la séparation que nous avons créée et que nous élargissons sans cesse; c'est de regarder toute chose d'en-bas et d'une vue si courte, que nous n'apercevons que nous-mêmes, au lieu de nous élever sur les hauteurs où l'esprit englobe toutes formes diverses, influencé par chaque dissonance. Si au lieu de regarder d'en-bas, nous examinions le monde d'en-haut, nous verrions comme en un livre ouvert, la grande pitié de nos malentendus.

Destruction irraisonnée de la Nature qui nous prive des richesses divines qu'elle nous réservait; souffrance imposée aux animaux remplissant de douleur le monde de nos émotions; oppression sociale d'une soi-disant civilisation qui maintient les taudis empoisonnant les villes, le vice réglémenté semant la contagion, l'ignorance des masses, qui anémient la puissance productrice de la nation.

Tant que nous devrons faire appel aux contraintes légales pour assurer notre bonheur, la paix du monde, la justice publique, rien de vrai ne peut être établi. Le bien est spirituel, il doit descendre vers nous des hauteurs de notre conscience.

Le plus grand des malentendus, c'est de demander aux forces antagonistes, notre sécurité. La force matérielle ne peut produire que des mouvements matériels dont la caractéristique est l'instabilité; la force spirituelle seule peut nous dicter la loi durable.

Cette loi est le don de soi.



La Théosophie Antique

III

Cassandre

Il est peu d'épisodes dans toute la littérature grecque aussi poignants, aussi profonds que celui de *Cassandre* dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. L'enthousiasme prophétique de la prêtresse qui *voit* à la fois le passé et l'avenir, qui prédit en termes réalistes et profonds le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre, a soulevé l'admiration de tous les critiques.

Il serait fort important qu'un être doué de clairvoyance et hautement évolué, comme M. Leadbeater par exemple, étudiât cet épisode du point de vue occulte. Je me contenterai de certaines indications purement générales que m'a donné une étude attentive du texte grec en signalant toutefois ce passage à ceux qui ont des facultés psychiques plus développées que les miennes. Mes citations seront faites d'après l'édition de Weil parue chez Teubner. Les lecteurs que la question intéresse et qui ne possèdent pas suffisamment le grec pour lire le texte original pourront utiliser soit la traduction de Pierron soit celle de Claudel, parue au *Mercure de France*.

La crise prophétique de Cassandre suit une courbe très nette et très caractérisée. Le premier « accès » — le terme n'est pas trop fort — commence au vers 1072 et va jusqu'au vers 1035. Cassandre *voit* se dérouler devant elle le meurtre d'Agamemnon et tous les crimes qui avaient souillé la maison des Atrides. La crise diminue lentement du vers 1035 au vers 1214 pour reprendre de plus belle au vers 1215. Dans les deux cas le processus psychologique est le même. Tout d'abord, absolument en dehors du plan physique, Cassandre voit les scènes de meurtres qu'elle décrit puis revenant un peu à elle-même s'apitoie sur son propre sort enfin, dans un état de calme relatif et pleinement consciente du plan physique, s'entretient avec le chœur. Tout l'ensemble du passage, qui est toujours visuel et non auditif, nous montre que, dans l'esprit d'Eschyle, Cassandre possédait le don de clairvoyance et non celui de clairaudience.

Mais il est d'autres vers ; encore plus intéressants au point de vue occulte parcequ'ils permettent certains rapprochements avec une œuvre moderne. Je veux parler des vers 1305 et suivants. Cassandre avant d'entrer dans la demeure où elle sait que la mort lui est préparée a un brusque mouvement de recul. « Qu'y a-t-il ? — lui demande le chœur — quelle horreur te retient ? *Cassandre.* Hélas, hélas ! *Le chœur* : Pourquoi gémis-tu ? Pourquoi cette douleur ? — *Cas. La maison sent la mort et le meurtre. Le chœur* : Comment donc ? Ce n'est que l'odeur des sacrifices. *Cas.* C'est comme l'exhalaison qui sort d'une tombe ».

Comme on le voit tous les meurtres commis dans la maison des Atrides ont, d'après Eschyle, comme imprégné cette demeure d'une aura sanglante qui, non seulement est sensible aux sens subtils de Cassandre, mais encore devait pousser sans cesse les descendants d'Atrées à de nouveaux meurtres. Voilà pourquoi Eschyle au vers 1186 parle du chœur des Erinnyes qui pèse sur la maison et ne la quitte jamais.

Remarquons cependant que, alors que les sens subtils de Cassandre, ont immédiatement décelé l'odeur de sang que répand la demeure, le chœur, lui, dont les chakrams sont bien loin d'être éveillés ne sent que l'odeur des sacrifices.

Il y a là l'indication d'un fait occulte très fréquent : alors que le clairvoyant sent et voit une réalité supra-sensible, l'homme vulgaire ne voit qu'un fait très banal et terre à terre. Or, on trouve un passage très semblable à celui que je viens de citer dans l'œuvre d'un autre initié, dans le *Faust* de Gœthe, ce livre de chevet de tout occultiste. Dans leur promenade à la campagne Faust et Wagner voient un chien qui se rapproche d'eux tandis que pour Wagner ce chien est un animal ordinaire, une pauvre bête perdue qui cherche son maître, Faust, lui, sent très bien qu'il y a quelque chose d'occulte dans les cercles qu'il trace autour d'eux; et, de fait, c'est de ce chien qu'un peu plus tard sortira la figure maigre, sarcastique et destructrice de Méphistophélès, l'être « qui dit toujours non », l'être qui cherche à s'opposer à la marche de l'évolution.

Il est intéressant de constater qu'à des siècles de distance Eschyle et Gœthe se donnent la main dans l'affirmation et l'interprétation de certains faits d'ordre occulte.

ARCHYTAS.

Brume.

La brume, ce soir, traîne sur l'eau.
Elle s'avance; elle vient d'un lointain mystère,
du ciel ? de la terre ?
Elle entre par ma croisée,
elle pénètre ma pensée.

Brume, tu es triste,
tu es douce;
Tu es triste
et je t'aime,
car ton vaste voile
qui efface et embrasse,
est si pesant
qu'il endort
l'élan fiévreux de mon âme.

Brume, tu es entrée
par ma croisée.
Blême, auprès de moi,
tu t'es glissée,
et tu m'as dit :
« Tout s'efface.
Tu t'effaces.
Tu t'en vas,
non plus dans les espaces
où t'enlevaient jadis
tes rêves ensoleillés,
mais en toi-même.
Va.
Je te ferme les yeux.
Je suis la face
penchée sur toi,
de ce qui passe.
Je te veille.
Va.
Le monde s'efface
autour de toi.
Va,
toujours plus bas,
plus bas,
en toi.

M. D'ASBECK.

Variétés.

Montaigne et M. de Curel.

§ *Il est indubitable que l'œuvre remaniée de F. de Curel,* la Fille Sauvage, *est infiniment troublante. Mme Greta Prozor a créé admirablement ce personnage tragique.*

§ *M. de Curel a fait cette fille « sauvage » à souhait. C'est son droit, car il exprime la fiction. D'après lui, nous, Occidentaux et Européens, nous représentons la Science, le Progrès, la Morale, etc... auxquels il ne semble d'ailleurs ne croire qu'à moitié.*

§ *Il est certain que, lorsque nous nous mêlons de faire la guerre, nous consacrons à la tuerie et à la destruction des moyens qui prouvent une civilisation avancée.*

§ *Montaigne, en ses* Essais *(1° livre, Chapitre des* Cannibales) *n'est pas tout à fait de cet avis. Il soutient ce paradoxe, très audacieux en un siècle peu tolérant, qu'il lui semble... « que tout ce que nous voyons par expérience en « ces nations là surpasse non seulement toutes les peintures « de quoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses in- « ventions feindre une heureuse condition d'hommes, mais « encore la conception et le désir mesme de la philoso- « phie ».*

Ce n'est certes point ainsi que M. de Curel a vu son village nègre.

§ *Montaigne ajoute « je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort; à déchirer par tourments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu,... etc.... » « ... et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion ».*

J'accorde que, depuis assez peu d'années, dans quelques rares pays d'Occident, où lynchage, progroms, et autres douceurs ne sévissent pas, notre cannibalisme s'est adouci.

§ *Montaigne, dit-on, avait beaucoup étudié les mœurs des Indiens, et il conclut au gros reproche qu'ils ont encouru : « mais quoi ! ils ne portent point de hault de chausses ! » Il admire la simplicité de leur vie, et nous exprime leur étonnement de notre servilité vis à vis de nos grands. Il nous apprend « qu'ils avoient aperçeu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez étoient mendiants, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez ici nécessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice... »*

M. de Curel avait appelé ça le Repas du Lion.

§ *Pourquoi n'y a-t-il pas parmi les « Sauvages » un dramaturge qui écrirait, à sa façon, un drame analogue. Il l'intitulerait certainement la « Fille civilisée ». Il représenterait une captive qu'on traînerait, enchaînée, jusqu'à un camp de brigands armés et souillant le sol pacifique de sa patrie.*

Mais il faut avouer que, jusqu'à présent, les blancs se sont contentés, en leurs expéditions brutales, depuis Pizarre, d'extorquer aux sauvages les esclaves, l'or, puis le caoutchouc. Ils ne leur ont point encore demandé de l'art dramatique.

Pas même leur avis sur les « bienfaits de notre civilisation ».

Recherche de la Vérité.

Tout le monde connaît la thèse des sceptiques suivant laquelle il est vain pour l'homme de chercher la vérité parce qu'elle lui est inaccessible. Le premier sceptique célèbre est contemporain d'Aristote. Il suivit Alexandre dans sa grande expédition d'Asie. C'est Pyrrhon. Depuis lors la race des sceptiques n'est pas éteinte; dans tous les temps et dans tous les lieux on en trouve des représentants célèbres. Ce qui les rend d'autant plus dangereux par leurs décourageants propos, c'est qu'en général ce sont des esprits brillants et cultivés.

Nous sommes de ceux qui croient que l'homme peut trouver la vérité, tout en pensant qu'il doit la gagner, comme son pain matériel, à la sueur de son front. Le but de cet article est de justifier cette conviction.

❖

La principale objection des sceptiques contre la possibilité pour l'homme de trouver la vérité est l'opposition des systèmes philosophiques construits par de puissants génies. La philosophie d'un Spinoza n'est pas celle d'un Kant, et pourtant ce sont deux philosophes également grands.

La réfutation de cette objection est aisée.

D'abord la Réalité est essentiellement *plastique*, c'est-à-dire peut se couler dans les différents moules que lui impose l'esprit humain. Cette plasticité de la Réalité est clairement mise en évidence par les passages suivants de Williams James. « Prenez d'abord nos sensations. Leur *existence*, au moment où elles sont données, ne dépend pas assurément de nous. Mais *laquelle* sera l'objet de notre attention ? laquelle sera remarquée ? laquelle sera mise en relief dans nos conclusions ? Voilà qui dépend de nous, de nos intérêts; et, selon qu'ils s'attachent ici ou là, nous formulerons tout différemment la vérité. Diverses personnes interprètent diversement les mêmes faits. « Waterloo » avec les mêmes détails bien établis, signifie pour les Anglais une *victoire* et pour les Français une *défaite*. De même, l'Univers signifie une victoire pour un philosophe optimiste et une défaite pour un pessimiste...

Même dans la sphère des sensation, notre pensée met un certain arbitraire dans son choix. D'après ce que nous rejetons et par ce que nous retenons, nous traçons l'étendue de cette sphère; d'après ce que nous mettons en relief, nous en établissons le premier plan et l'arrière-plan; d'après l'ordre que nous adoptons, nous l'interprétons dans telle direction ou dans telle autre. Bref, nous recevons le bloc de marbre, mais nous sculptons nous-mêmes la statue... Concevons-nous de telle manière ou de telle autre, selon les besoins de la cause à ce moment-là, une réalité donnée : celle-ci, passivement s'y soumet. Vous pouvez prendre le nombre 27, comme le cube de 3; vous pouvez le prendre comme le produit de 3 multiplié par 9, ou comme 26 plus 1, ou comme 100 moins 73; vous pouvez enfin le prendre de mille autres façons, et même davantage, dont chacune sera aussi vraie que n'importe qu'elle autre. De même, vous pouvez voir dans un échiquier des carrés noirs sur un fond blanc, ou des carrés blancs sur un fond noir; et aucune de ces deux conceptions n'est fausse... Pour moi, un *auditoire* est une certaine chose, tantôt distraite, tantôt attentive; et, quand je le considère ainsi à un certain moment, je n'ai que faire des individus qui en sont les unités, puisque je n'ai pas à m'occuper d'eux. De même pour une *armée*, une *nation*. Vous, au contraire, qui composez cet « audi-

toire », vous jugerez que, si je vous désigne de ce nom, c'est une façon toute accidentelle de vous considérer. A vos yeux, les choses réelles d'une manière permanente, ce sont vos personnes individuelles. Pour un anatomiste, d'autre part, ces personnes ne sont que des organismes; et les choses réelles se sont les organes. — Non pas tant les organes que leurs cellules constitutives disent les histologistes—Non pas les cellules, dit à son tour le chimiste; mais leurs molécules ! »

En Physique, la plasticité de la Réalité se retrouve par le fait que *plusieurs théories différentes des mêmes phénomènes, qui sont en contradiction entre elles dans leurs hypothèses fondamentales, peuvent se développer simultanément.*

Ainsi, la théorie de Fresnel et celle de Maxwelt sont deux conceptions *très différentes*, mais équivalentes, en somme des phénomènes lumineux. Relativement aux phénomènes électro-optiques, nous avons devant les yeux trois théories différentes rendant toutes les trois également compte des faits, par l'éther élastique, par l'éther diélectrique, par les ions. M. le Roy dit : « La nature n'est pas seulement aptitude, mais encore tendance au déterminisme, bien *qu'elle n'enferme par elle-même aucun déterminisme tout fait et qu'elle puisse en supporter plusieurs différents.* »

D'autre part, un système philosophique est la *narration d'une certaine vision de la réalité*, vision dans laquelle une propriété de la réalité qui a retenu particulièrement l'attention du philosophe joue un rôle privilégié, est le leit motiv du développement. Ainsi un Kant ayant remarqué spécialement l'obligation morale en a fait un *absolu*, sur lequel il a édifié son puissant système. La réalité se réfracte en systèmes comme la lumière en couleurs. Il ne faut donc pas dire du mal des systèmes, pas plus que vouloir s'en tenir à l'une des nuances du spectre. Les systèmes sont avant tout des *méthodes*. Leur diversité à sa fonction propre, son rôle utile et fructueux. Chacun d'eux agit comme réducteur et antagoniste des autres, et aussi comme réactif de la réalité dont il dévoile un aspect.

Il résulte clairement de ce qui précède que l'opposition des systèmes philosophiques ne prouve nullement l'incapacité de la raison humaine à percevoir la vérité mais est la conséquence nécessaire de la plasticité de la réalité et de la méthode des philosophes.

❖

La Vérité se trouve dans les opinions et les croyances unie à l'erreur comme le métal précieux à la gangue dans le minerai. Toute opinion est vraie à *un certain point de vue*. C'est à nous de dégager dans chaque opinion la vérité qui y est contenue en trouvant, par un effort de sympathie initiative, le point de vue par rapport auquel cette opinion est vraie. Prenons, par exemple, l'opinion suivante exprimée dans beaucoup de manuels d'histoire de l'enseignement primaire : Le Servage était un mal. Au point de vue *statique*, cette opinion est exacte, mais au point de vue *dynamique*, elle est fausse. En effet, il est indiscutable que le servage par rapport à l'esclavage est un bien, il est une *étape* sur la route qui conduit de l'esclavage à la liberté.

Il s'agit donc, par un effort de sympathie intuitive, en se plaçant au centre même de la vision philosophique des différents philosophes *d'unifier* les divers systèmes et de ne pas les *opposer*. Cette synthèse unitive et féconde des systèmes des philosophes ne doit pas être confondue avec le fade et le stérile électisme d'un Victor Cousin.

Grâce au mouvement de rotation du rouleau sur lequel sont juxtaposés les différents clichés d'un même objet en mouvement, le Cinématographe arrive à reproduire le mouvement de cet objet et à *unifier* ainsi des vues différentes. De même par un mouvement de sympathie qui nous fait sortir hors de nous et installer au centre même de perspective des opinions, nous devons dégager la vérité contenue dans ces opinions, les unifier et non les opposer. C'est ainsi que nous atteindrons la vérité totale. Notons que c'est précisément la méthode que la Théosophie applique aux différentes religions.

Ce n'est que lorsque l'on s'est entraîné à unifier par la synthèse féconde précédente les différentes opinions que l'on est capable de pratiquer la vraie tolérance. La vraie tolérance ne consiste pas, en effet à *tolérer* simplement, à *supporter* que son frère pense et agisse différemment de soi; mais, par un élan de sympathie, à se placer au centre même d'expansion du caractère de son frère et à *aimer en lui* l'opinion qui n'est pas la nôtre.

« Le Sage — dit le Dr Paul Cartou — qui a su s'élever à cette hauteur de vue et concevoir cette synthèse des sciences et des religions, domine alors toutes les doctrines, toutes les religions, toutes les opinions. Il les embrasse dans ce qu'elles contiennent d'exact; il néglige ce qu'elles renferment d'imparfait. Il est capable de tout entendre sans révolte, de tout écouter sans impatience, de tout supporter sans haine, parce qu'il est prêt à unifier les bonnes tendances de tous ses semblables, qui, dans des voies différentes mais convergentes, s'exercent à la découverte de l'absolue perfection et du bonheur parfait. »



La vérité absolue ne gît dans aucune formule, dans aucun système. « Elle est — dit M. le Roy — *vie* donc *mouvement; croissance* plutôt que *terme;* caractère de certains *progrès* plutôt que de *certains résultats*. Toute proposition dès lors qu'on l'isole et qu'on l'arrache au courant de la pensée, tout système, dès lors qu'on le clot et qu'ainsi on l'érige en absolu par là même deviennent erreur. Propositions ou systèmes sont des tangentes à la Vérité, tangentes qui indiquent momentanément la direction de la courbe, mais qui ne l'indiquent jamais que momentanément. La vérité transparaît surtout dans leur succession dynamique.

L'homme, ici-bas, ne possède la vérité que comme il possède la vertu : en tant que direction d'un devenir. Il lui faut toujours faire effort, toujours conquérir, toujours se renouveler et renaître. Point d'équilibre pour lui, sinon un de ces équilibres mobiles qui ne subsistent que par le fait même du mouvement. Dès qu'il s'arrête, il tombe; et la vérité qui est esprit lui échappe. La seule pensée dont il soit capable, c'est une pensée *militante;* non point encore *triomphante*. Son lot, c'est une vérification *progressive* plutôt qu'une *vérité faite*. Nous sommes *in via*. Le repos dans la jouissance immobile n'est pas de ce monde. Et la véritable condition humaine se trouve parfaitement exprimée par ces paroles de saint Augustin : « Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore; car il est écrit : l'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer. »

A. AMIEL.

La Direction du " MESSAGE " prie MM. les abonnés de bien vouloir renouveller d'eux mêmes les abonnements arrivés à expiration par l'envoi de leur montant, afin de lui éviter des frais de recouvrement.

Fait vu.

Une escale dans un port méditérranéen.
route de T....
Le bateau à quai...
Nous sommes deux, accoudés au bastingage de bord
... L'été, le crépuscule...
Conversation apéritive, avant dîner... bouffées
de cigares..... l'air doux...

— Bah!... des phrases, mon cher monsieur!... (c'est mon voisin qui parle — tenue élégante, accent Slavo-boulevardier) « Socialisme, progrès, démocratie »!... Marx, Jaurès, Wilson, and company!... droits, jouissances.. liberté, égalité!... glapissements!... (bouffées de cigares) Evolution, révolution, revendications... boum, boum!... Non, non, le réel, s'il vous plaît... — quoi donc ? Conscience populaire ?..... Voyons, est-ce qu'on donne un pot de confiture à un enfant ? — Et quels enfants! — ils se f... la colique, voilà tout! Non, croyez-moi, mon cher monsieur, le prolétaire — je le connais —, c'est à nous (se frappe la poitrine) — œil clair — œil spirituel — de le conduire, de le sauver, *malgré lui*... et cela, pas avec... (se frappe la bouche)... ça! Mais avec... (serre le poing et fait la geste de tourner la vis)... Ouais! (bouffée)... Sinon, eh bien! qu'il se suicide... va bene! (bouffée)..... Le pain du pauvre, voyez-vous, cher monsieur (me prend par le bras), le pain du pauvre, il n'est pas dans les belles paroles des beaux messieurs. Il est.. là! (fait tinter sa bourse dans sa poche).

Une voix (du pont supérieur du navire criant vers en bas) Hé! la femme!... qu'est-ce que vous faites là ? Vous allez vous ficher à l'eau, sacre...!

(Je regarde en bas. Je ne vois rien. Si... Ah! Entre le flanc du bateau et le quai, il reste un espace d'eau (une dizaine de mètres). Pour empêcher que le navire ne s'approche davantage, on a l'habitude de faire flotter à la surface de ce couloir liquide, des poutres croisées et clouées en rectangles et diagonales, formant une espèce de treillis couché et balotté par les remous du port. Il semble incroyable qu'un être humain ait l'audace et l'adresse de s'aventurer sur ces planches flottantes larges de 2 pieds. Eh bien! là en bas, entre la carène de notre paquebot et la paroi du quai, une femme est descendue et marche ainsi sans appui, sur les poutres tanguantes, les pieds incertains et inondés à chaque pas, allant de l'une à l'autre avec une inconscience inouïe).

La même voix (au-dessus de nous reprend plus fort) :

Qu'est-ce que vous f... là, voyons ? Faut êt' le bon Dieu pour marcher sur l'eau!..... (C'est quelque quartier-maître sans doute qui hèle ainsi).

(En effet, que fait-elle ? Elle bat la mer d'une longue perche, projetée et ramenée tour à tour, accrochant quelque chose qu'elle ramasse ensuite accroupie sur son plancher vacillant).

— « C'est pour mes petits enfants »... répond la femme d'une voix traînante, lasse.

La voix d'en haut

Vos enfants !! ben !... (Et le personnage invisible fait entendre un sifflement, puis se tait.)

(Ses « petits enfants » ! Savez-vous ce qu'elle pêchait ainsi dans les flots et qu'elle recueillait pour ses « petits enfants ? » Du pain... des pains de rebut, enflés, vieux, moisis, jetés par dessus bord par le cuisinier du navire, surnageant dans l'eau sale, gonflés comme des fragments de noyés. Pour ses « petits enfants ! »)

(Le soleil admirable se couche... Ce jour du Seigneur se clôt, satisfait d'avoir à son tour dispensé le pain quotidien aux « petits enfants »)

— (Je ne dis plus rien).

— Bah ! — jette mon voisin slavo — « boulevard » — laissez-la, si c'est son métier !...

(Puis il s'éloigne, exhalant une bouffée bleue vers le ciel pur. Le second coup de gong a retentit.

... Allons dîner.)

M. E. PROZOR.

L'Ecole unique et ses Issus Multiples

Il a paru dans *le Progrès Civique* du 7 février, un très intéressant article de M. Ferdinand Buisson sur les possibilités de création de l'Ecole Unique; question très discutée depuis quelque temps. Les Compagnons furent, me semble-t-il, les premiers à la réclamer; depuis, des discussions nombreuses se sont données libre cours sur ce sujet qui doit être sérieusement pris en considération et étudié. Nous ne saurions mieux faire, pour ceux de nos lecteurs qui ne lisent pas le *Progrès Civique*, que de leur donner ici un résumé succint de cet article dû à la plume d'un homme des plus éminents dans l'Université et des plus écoutés.

L'origine des deux écoles, primaires et secondaires, nous dit-il, remonte à la Révolution Française. Condorcet prévoyait une instruction publique, gratuite et universelle ayant à sa base un enseignement primaire, c'est-à-dire de l'enfance, auquel succéderait un enseignement secondaire, celui de l'adolescence. Il voulait au début, une école commune à tous les enfants, leur fournissant les notions préliminaires, indispensables, puis un second degré d'éducation comprenant l'étude des diverses sciences. Au-delà, un enseignement supérieur : instruction professionnelle s'appliquant à toute branche. A mesure que la démocratie s'affirme nous nous rapprochons de cet idéal, tracé par les hommes de la Constituante et de la Convention, et nous arrivons à comprendre, que l'école « n'est pas une fin en soi », mais qu'elle doit « suivre l'évolution de la société par qui, et pour qui elle est faite ».

L'auteur constate que l'école telle que nous la concevons aujourd'hui, est un des éléments producteur du conflit social, car dit-il, par l'inégalité de l'école nous maintenons l'inégalité des classes, donc, la lutte des classes, les Droits de l'Homme ne pouvant exister sans être précédés des Droits de l'Enfant. Nous devons avoir le courage de nous poser cette question : tout enfant qui vient au monde sur la terre de France, n'a-t-il pas droit à l'instruction, comme une des formes du droit à la vie ? Si la réponse est affirmative, une réforme dans l'organisation de l'école doit nécessairement suivre.

Et voici comment M. Ferdinand Buisson la comprend. Une école unique primaire, pour tous les enfants dont les frais incombent à la Nation (à répartir entre l'Etat, les départements, les communes). Dans cette école unique, l'enfant n'apprend pas seulement à lire, à écrire, à compter, mais à vivre. C'est donc une « Société des Enfants qu'il faut rendre heureux et justes ». — Un lieu « d'étude, mais aussi de récréation et de jeux, d'éducation physique, de joie pour les yeux et pour l'esprit ». L'enfant y serait entraîné à aimer le Beau, à cultiver les arts, dans une mai-

son saine et riante — il y a des écoles qui attirent la jeunesse comme d'autres les repoussent.

Cette école unique n'est qu'une préparation, elle n'est pas un tout en lui-même, comme l'est l'enseignement primaire d'aujourd'hui, qui jette l'enfant à 12 ou 13 ans, aux prises avec les travaux et le salaire, sans lui avoir rien donné qui puisse lui être sérieusement utile. A l'école unique destinée à l'enfance, doit succéder l'école pour l'adolescence, qui conduira vers trois enseignements distincts : 1° Enseignement secondaire; 2° Enseignement professionnel; 3° Enseignement complémentaire. Nos écoles secondaires, au lieu de répondre à leur dénomination, faire suite à une école primaire, sont affectées à l'éducation d'une classe spéciale d'enfants, celle qui paye, et qui pour cette raison reçoit une éducation différente. En somme notre éducation nationale est une inégalité voulue, organisée par la société elle-même.

Mais y a-t-il à cela un remède possible ? M. Ferdinand Buisson répond Oui. Il faut rendre gratuites les écoles secondaires, substituer à l'inégalité créée par l'argent, l'inégalité du mérite; que l'accès à l'école secondaire soit offerte, non à ceux qui l'achètent, mais à ceux qui y ont droit, par leurs aptitudes et par leur travail.

Pour les enfants qui ne sont pas capables de s'engager plus loin dans les études classiques, des écoles professionnelles seront créés où ils pourront faire des études appropriées à une série d'emplois, dans les carrières industrielles, commerciales, agricoles, artistiques. Et, enfin, suivra un enseignement complémentaire qui devra être donné à tout enfant des deux sexes, jusqu'à 17 ans.

Devant de semblables transformations, des objections nombreuses, ne s'élèveront-elles pas ? L'auteur de l'article en prévoit quelques-unes auxquelles il se hâte de répondre.

Si l'Etat adopte un tel système, dira-t-on, les familles bourgeoises voudront-elles s'y soumettre ? et leurs enfaants ne seront-ils pas élevés dans les établissements libres et catholiques ? Certainement, mais si l'école unique est telle qu'elle existe en Suisse, aux Etats-Unis, par exemple, les répugnances disparaitront. De plus si le lycée est recruté au concours, et maintenu à un niveau élevé, s'il ouvre aux jeunes gens les premières places dans toutes les carrières, on ne lui boudera pas longtemps.

La dépense ne sera-t-elle pas trop grande pour l'Etat, peut-on ajouter. — La France doit changer ses méthodes, imiter ses voisins, elle s'apercevra bientôt que dépenser des millions utilement, c'est économiser des milliards que lui coûte son infériorité productrice.

Enfin, dira-t-on, c'est la révolution sociale, c'est le bolchevisme en douceur que vous proposez — c'est juste le contraire, pense M. Buisson; si la société bourgeoise accepte la justice envers l'enfant, si elle met l'intérêt de la nation au-dessus de l'intérêt des classes, si elle fait appel à toutes les intelligences, à toutes les capacités, sans distinction, les haines tomberont d'elles-mêmes, et la France sera digne de marcher à la tête de la reconstitution sociale, dans l'ordre et la liberté.

Certes, M. Ferdinand Buisson nous donne là un programme, avec lequel nous ne pouvons que nous trouver en grande sympathie. Depuis longtemps les théosophes ont admis tous les principes qu'il expose et il est curieux de voir combien sa conception de l'Education se rapproche en bien des points, de celle que Mme Besant a exposée, dans une Conférence à Londres : l'Education pour l'Ère Nouvelle, dont le *Message* se propose de donner un résumé prochainement.

M. B.

Expériences de l'Au-delà d'un pasteur anglais.

Chaque jour nous voyons se confirmer l'enseignement théosophique sur l'Au-delà. Tout ce que nos instructeurs nous ont dit du monde astral se trouve vérifié par les communications de ceux qui ont atteint ces régions. En ce moment, toute l'Angleterre se passionne pour les expériences obtenues par le Révérend G. Vale-Owen.

M. Owen est pasteur d'une paroisse de campagne. Il y a quelques années, il perdit sa mère. Peu de temps après, il se sentit poussé par une force mystérieuse à entrer en relation avec elle au moyen de l'écriture automatique; mais pendant trois années il s'y refusa. A la fin, les impulsions étant devenues de plus en plus fortes il ne pût résister et il céda. Ce fût dans la petite sacristie, après la célébration des vêpres, qu'il se mit en contact avec sa mère, et que presque tous les soirs, les messages lui arrivèrent. Les débuts furent difficiles, mais peu à peu il devint un canal discipliné, et il obtint des descriptions de la vie de l'Au-delà d'un réel intérêt.

Beaucoup de ces témoignages se rapprochent de ceux que l'on trouve dans Raymond, le livre que sir Oliver Lodge a publié à la suite des communications reçues de son fils, tué pendant la guerre. Il y est confirmé que sur le plan astral des aides attendent ceux qui quittent la terre afin de les diriger vers les plans où ils devront parfaire leur expérience. La mère de M. Owen donne une description des plus attachantes d'une grande fête à laquelle assistait une foule immense; elle décrit les couleurs merveilleuses, les sons musicaux impossible à définir, les chants d'une harmonie inconnue à la terre. Devant les yeux émerveillés de cette foule, dans un nuage, le Christ apparaît, tous tombent en adoration pendant qu'Il les bénit. Les détails de vision de toute la fête sont des plus curieux et rappellent la description des temples de la sixième race que nous trouvons dans « l'*Homme d'où il vient et où il va* ».

La dernière communication de M. Owen qui ait paru, lui a été donnée par un « leader », c'est ainsi qu'il l'appelle. C'est le récit de l'arrivée sur le plan astral d'un soldat qui se réveille sans savoir qu'il est mort. S'adressant à l'Aide, il lui demande, dans cette phrase caractéristique du soldat anglais : — « Suis-je donc passé à l'Ouest? » Mais oui, lui est-il répondu, et on l'amène auprès d'un camarade. Leur joie est grande de se retrouver et aussitôt l'un dit à l'autre : « Combien je vous remercie de ce qu vous avez fait pour moi dans ce terrible jour. »

Les deux soldats étaient d'origines bien différentes : l'un né pauvre était un simple agriculteur; l'autre riche était appelé à une haute situation. Dans les tranchées ils devinrent amis, l'un sauva l'autre et lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'Au-delà, liés d'une profonde amitié plus forte que les différences de milieu et d'éducation terrestre, ils continuèrent ensemble leur route ascensionnelle. — C'est ainsi, ajoute le *leader* que le bien fait à quelqu'un dans la vie sur terre, nous réunit à lui dans l'Au-delà.

Ceux qui arrivent se servent toujours du même langage, des mêmes expressions qu'ils employaient pendant leur vie.

Il y a des égarés perplexes qui recherchent ceux qui les ont précédés et qu'ils ont aimé. Tel est le cas d'un mari en quête de sa femme à laquelle il était très attaché, mais sur laquelle il pensait avoir une grande supériorité. L'Aide lui montre qu'elle est beaucoup plus développée que lui et qu'il devra faire une grand effort, pour la rejoindre : « Il faut sortir de votre routine mentale, lui dit-il, vous êtes comme

un aveugle, vous ne voyez que contradictions et paradoxes. Changer d'opinion en face de l'évidence n'est pas un signe de faiblesse, mais d'esprit honnête et ouvert. Si votre cœur eût été aussi fermé que votre intelligence vous ne seriez pas même rentré dans les prairies ensoleillées de Dieu, mais vous seriez resté dans les régions noires, au-delà de ces collines, très au-delà. »

Ces communications sont pleines d'instruction profonde. Il est intéressant de voir, et c'est bien un signe de la transformation, de la mentalité présente, en face de l'Au-delà, qu'elles sont publiées par un quotidien, le *Weekly Despatch*, dans son numéro spécial du dimanche, qu'elles sont aussi reproduites en partie, par le *Daily Mail*.

Mathilde WEYER.

A Travers les Revues

Science Religieuse et Psychique

Genève, la ville prédestinée aux études théologiques, l'antique asile des protestants persécutés, reste aujourd'hui encore un foyer vigoureux de recherches religieuses et psychiques. « La Revue » publiée par la Société d'Etudes Psychiques de Genève, (Sept.-Oct., 1919), nous documente, avec une ardente et minutieuse sympathie, sur deux des plus fondamentaux du mouvement occulte contemporain : L'Institut Métapsychique International et la Vedanta. *La Vedanta*, représente l'effort de l'Orient pour révéler au monde moderne l'antique sagesse résumée dans les mystérieuses allégories des Védas. « L'Occident a produit des géants dans le domaine de l'économie sociale, de la technique. L'Orient a produit et produit encore des géants dans le domaine de l'esprit ». (Un Saint hindou du 18e siècle.) L'humanité n'aura appris toute sa leçon que lorsqu'elle aura réuni en un seul faisceau, les étincelles disparates de ces deux modes opposés d'expérience. Et c'est pour aider consciemment l'avènement de la pensée nouvelle, que Ramahrishna a créé, au siècle dernier le mouvement Védantiste. « Les croyances, les dogmes, créent des divergences; mais la pratique des commandements unit ». (La revue Suisse des sciences psychiques.) Saluer dans l'Inde la source première et la plus profonde de l'esprit religieux et moral, et reconnaître derrière toutes les « chapelles » la même inspiration pure, tel fut le but suprême du grand « Swami » (1), but conforme aux Plans Divins et au plus bel avenir de la pensée humaine.

L'Institut Métapsychique au contraire, avec le bel ouvrage de son directeur (« De l'*Inconscient au Conscient* », par le Dr Geley). représente l'effort de l'esprit occidental pour assimiler et pour vérifier selon ses tendances et ses méthodes propres, la science secrète des brahmanes. C'est encore le courant scientifique qui cherche à rejoindre le courant religieux, à éprouver et à marteler de sa froide analyse, l'or pur des traditions. *Et les théosophes, précurseurs par essence*, réalisent d'avance la synthèse de ces deux mouvements psychiques opposés, en étant également respectueux des exigences de la raison et de la science, et des espoirs fertilisants de la conscience. Ainsi la Société d'Etudes Psychiques de Genève, salue-t-elle d'un même élan les deux initiatives, et elle signale l'action féconde du théosophe contemporain *Swami Paramananda*, qui, à Boston, à Genève, et dans le monde entier, grâce à son organe : « *The Message of the East* », étend chaque jour davantage le mouvement védantiste.

De plus en plus, le même esprit de synthèse religieuse et de solidarité spirituelle, peut se relever dans nombres de publications : « *La Diane* » explore aussi, en passant, les vieilles religions. Reconnaissant les mêmes vérités immanentes dans les coupes diverses de chaque révélation, elle relève le fonds ésotérique de la sagesse Perse ou Zoroastrienne : Comme toutes les théologies, nous dit M. G. Bégassat, la Zent-Avesta reconnaîtu deux forces extrêmes : le

(1) Instructeur spirituel.

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par MARIA CRUZ *(Suite)*

On dirait que la Providence s'est complu à aplanir tous les obstacles qui auraient pu m'obliger à rebrousser chemin. Et ne vous inquiétez pas de ma santé : j'ai admirablement mangé, d'abord sur le bateau où l'on avait tous les légumes connus; puis dans les hôtels, où l'on nous remplaçait consciencieusement chaque plat de viande par un plat végétarien, ce qui portait le nombre de nos mets à huit ou dix par repas. A Bénarès, j'ai été nourrie par Miss Arundale; et ici j'ai un boy qui, sur deux ou trois réchauds du pays, nous compose de petits repas délicieux et succulents. Le pain vient de la boulangerie dirigée par Mme Van Hook : on y fait des gâteaux comme à Paris. Le lait est fourni par les vaches de Mme Besant, donc sans baptême ni adultère; et le beurre nous vient de la meilleure maison de Madras. Et comme il n'y a pas de beurre ordinaire, c'est ce beurre extra que Francis (le boy) emploie pour sa cuisine. Je voudrais, pour vous faire plaisir, vous dire que je maigris ; mais je dois m'abstenir du mensonge. Je crois pourtant que je n'ai pas sensiblement grossi. N'allez pas croire que je mange trop ou que je ne fais pas d'exercice : Mme Blech a meilleur appétit que moi (qui ne prends plus de pain); elle fait moitié moins d'exercice, et elle a tellement fondu que ses robes flottent autour d'elle. Nous venons de la conduire à la gare, et j'en suis bien triste. Vous la trouverez changée, car elle s'est beaucoup fatiguée à Adyar où elle travaillait avec plus de courage que de mesure, et sans jamais s'accorder la moindre petite sieste. Je suis seule, à présent, dans notre maison. Heureusement les veilleurs de nuit ne sont pas loin, et de ma fenêtre j'aperçois leur lanterne.

❖

Fgurez-vous que je viens de découvrir qu'on ne voit pas une chose la première fois qu'on la regarde. Voilà déjà deux mois que je me promène par ici sans rien trouver d'extraordinaire dans la nature, lorsque, en revenant de Madras, j'en ai eu la révélation éblouissante à cause d'un coucher de soleil et d'un lever de lune que je ne soupçonnais pas. Et, depuis lors, tout me semble éclater de couleur. Les Hindous

Bien et le Mal. Mais le Mal, l'ombre n'est que la raison de la lumière, et un levain d'évolution nécessaire. L'esprit, sous la matière, monte, et le monde, avec lui, se libère. L'homme forge son âme, et se fraye, à travers les cycles éternels, un chemin vers le Divin. Aussi le sage, sachant la loi pacifiante de l'évolution, possède l'optimisme des forts, et professe que, par l'effort de l'esprit, ce qui est ombre, un jour, sera lumière !

Avec le journal « *Savoir* », les questions politiques, religieuses et sociales se trouvent entre-mêlées : Organe de la *société logoarchique*, il mérite, lui aussi, d'être signalé aux théosophes pour sa divulgation de la science sociale fondée sur un spiritualisme quelque peu ésotérique; et pour son esprit d'équilibre, également soucieux de l'ordre, de la lutte contre le paupérisme, et du respect des droits de l'homme de la liberté, et de la culture individuelle (V. Prélude « de la C. G. T. cité par « *Savoir* »). Il signale, sur l'éducation, quelques vues pleines d'élévation, où il base l'ordre et la discipline à l'école, sur la puissance morale et la persuasion aimante et tenace du maître. (Voir « *Savoir* » n° 20 : 1919) Au point de vue social, les logoarchistes rêvent, aussi, de voir l'ordre basé sur la conscience générale de la justice, réalisée envers toutes les classes également; car l'ordre vrai, disent-ils, ne peut se maintenir par la domination de la masse par quelques-uns; la stabilité s'obtient, non pas par la force (qui ne régit que le plan matériel et n'impose pas les âmes), mais par l'éducation morale et l'amélioration du sort de tous. Aussi, ces auteurs arrivent-ils à baser toutes leurs thèses politiques et sociales sur une métaphysique spiritualiste : Le sentiment « du Bien pour le Bien » ne saurait, disent-ils, être universel.

Comme contre-poids de la loi inéluctible de la souffrance et de l'effort, aucune autre force sociale ne remplace l'idée nécessaire de la sanction : « Tu récolteras ce que tu as semé », énoncé le plus simple et le plus clair de la loi du « Karma » et qui remplace l'idée de salaire ou de punition par celle d'*effet naturel*.

A. T.

Après une année d'existence, la Direction du Message *remercie ses abonnés. Si le journal a pu les intéresser qu'ils continuent à le répandre le plus qu'ils pourront.*

Cours et Conférences.

Le Siège de la S. T. étant fermé du 2 au 7 avril inclus, le 1er dimanche du mois jour de Pâques, il n'y aura pas de conférence.

Les mardis à 5 heures: Cours de Théosophie, par Mlle Aimée Blech, sauf le mardi de Pâques.

Les jeudis soir à 8 h, 30 : cours de 2e année, par Mme de Manziarly.

RÉUNIONS OUVERTES :

Branche Studio : Cours tous les samedis à 4 heures.

Branche Ananda : Cours les 2e et 4e mercredis, à 2 heures.

Branche Volonté : le mercredi 24 mars, à 8 h. 1/2 du soir : La coupe du Saint-Graal, par Mlle Carlier.

Ordre de l'Etoile d'Orient : Réunion tous les samedis, — les 1er, 3e et 5e à 2 h. 30. — les 2e et 4e à 8 h. 30 du soir.

Le samedi 3 avril à 4 h. 1/2 : Réunion solennelle avec le concours du chœur de l'Etoile, Conférence par Mlle I. Mallet.

Le dimanche 28 mars, de 3 h. à 6 h. : Vente au siège de la S. T. (voir le dernier numéro, même annonce).

La Directrice Gérante : M. BERMOND.

Imp. Ed. JULIEN, Albi.

chocolat luisant, vêtus d'un pagne et d'un turban rouge, se détachant sur le bleu de la mer ou se confondant avec les ibicus et les autres fleurs qu'ils arrosent, me feraient marcher des lieues pour les voir. Les couchers de soleil feraient palpiter un cadavre. Ce soir, le bâtiment du Quartier Général, qui est rouge, sous les reflets du couchant semblait une flamme transparente. J'en étais folle. Et je viens de me toquer également des cocotiers dans la pénombre. Je crois tout de même que la nature n'est pas absolument pareille à celle de l'Amérique, comme il m'avait semblé d'abord. Il y a autre chose, et je cherche quoi.. Peut-être aussi avec les dernières chaleurs la lumière est-elle plus intense. Je n'en sais rien. Mais c'est une féerie.



Je serais très navrée si je ne vous manquais pas! Vous me manquez bien aussi. Mais je vous ai expliqué que si je partais dans l'état d'âme béat, mais obscur, où je me trouve, je serais malheureuse au dernier point. En attendant d'avoir trouvé au moins le commencement de la voie, je me suis mise au service de la bibliothèque; et je me suis offerte pour aider à l'expédition du « Théosophist ». Mon travail intellectuel d'aujourd'hui a consisté à coller au moins six cents timbres bien droits; et j'ai déjà appris à écrire des enveloppes admirables. Mon patron est très difficile. Le principe, vous l'avez compris, est celui de la perfection en tout ce que nous devons faire, pour insignifiant que ce soit. Demain on met la *Revue* sous enveloppe et on la ficelle. J'ai pour compagne de travail une petite brahmane dont le mari étudie en Angleterre. La pauvre a une vie assez difficile, car, ayant commis l'inqualifiable crime de se lier et de manger avec des Européens, ses congénères la méprisent. Les brahmanes sont plus féroces avec leurs préjugés de castes que les Anglais avec leurs préjugés de couleur. Figurez-vous que les écoles de parias forment des ouvriers très adroits, et qu'on ne peut pas les employer parce que les *castés* s'enfuiraient comme devant la peste. Miss Kofel a été la première à avoir un boy paria : cette dignité même leur était refusée. Les brahmanes n'acceptent l'idée de la fraternité qu'à la condition de ne pas la mettre en pratique. J'aime mieux les Parsis qui, eux, ne font pas tant de façons pour accepter une tasse de thé.

(à Suivre).